

# Notes de lectures de Georges Leroy

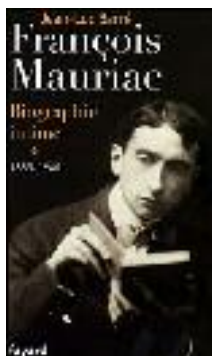
## Juillet 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation concerne davantage le fond sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note:** *La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau: (BR impression plus rapide et HR illustrations meilleures)*

### François Mauriac



**Jean-Luc Barré**

Fayard, 675 p., 28 €

On croyait tout savoir de lui, connaître ses tours et ses détours, ses souterrains, ses secrets... Voilà que Jean-Luc Barré offre le premier tome d'une Biographie intime de François Mauriac qui a des chances, après tant d'études et de travaux remarquables, d'être à peu près définitive.

L'auteur de *Thérèse Desqueyroux*, du *Désert de l'amour*, du *Bloc-Notes*, des *Mémoires intérieurs* naît, comme tout le monde, mais peut-être un peu plus que tout le monde, chargé de chaînes, d'ancêtres, de traditions, de souvenirs. La famille descend d'un Jacques Mauriac, charpentier de navire, puis maître de bateau vers la fin du XVIIIe. Dès les dernières années de la Restauration, son fils, Jean, fait un beau mariage et acquiert sur la rive droite de la Garonne un petit château vinicole: Malagarre – « la mauvaise garenne ».

Les hommes de sa famille sont des bourgeois riches qui unissent à un sens certain de la propriété et à la passion de l'héritage un anticléricalisme plutôt rebelle et iconoclaste. Quand son père, meurt d'un abcès au cerveau, François a un an et demi. L'enfant sera élevé par sa mère, Claire, et par sa grand-mère, Irma Coiffard, également fortunées, dévotes, puritaines et conformistes, dans la crainte toute janséniste d'un Dieu implacable. Fluet, chétif, peu physique, d'une émotivité à fleur de peau, habité d'un vif besoin d'être aimé, François grandit dans l'obsession du péché et du mal. Et dans l'ombre de ses frères aînés auxquels il restera toujours très lié. Raymond, l'avoué; Pierre, le médecin tout acquis à Maurras et à l'Action française; Jean, qui deviendra abbé et militera au Sillon. Qu'est-ce qui compte pour l'enfant, pour l'adolescent, pour le jeune homme? Les livres, naturellement. Chez lui, à l'école, à la librairie Mollat de Bordeaux, à Paris dans le fameux foyer catholique du 104, rue de Vaugirard, où sont passés tant de chercheurs, d'écrivains, d'hommes politiques, il lit avec une passion brûlante Pascal, Racine, Baudelaire, Rimbaud, Gide, Régnier, Claudel, Francis Jammes et tant d'autres qui le marquent à jamais. Très vite, deux traits de caractère se manifestent chez ce fils de famille bordelaise transporté dans le Paris de toutes les tentations: d'abord, une soif ardente de gloire littéraire; ensuite, l'irrésis-

tible penchant à concilier l'inconciliable. L'auteur scrute les contradictions de l'écrivain, écartelé entre Dieu et le démon littéraire.

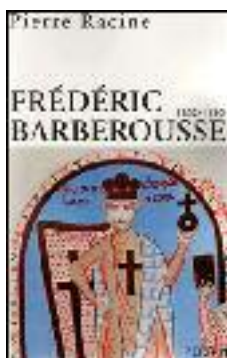
C'est Maurice Barrès qui porte avec Francis Jammes le jeune Mauriac et son recueil de poèmes *Les Mains jointes* sur les fonts baptismaux de la littérature. D'autres influences s'exercent: Cocteau, Radiguet, Proust et surtout André Gide, « le maître secret » qui règne à cette NRF où Mauriac, dont la « sensibilité folle » est le caractère dominant, se désole de se sentir ignoré. Entre Gide et Mauriac va se jouer un jeu d'enfer. André Gide l'a bien vu: la situation de Mauriac, étiqueté « romancier catholique », est périlleuse et déchirante. « Je suis romancier, je suis catholique: c'est là qu'est le conflit! ». Par un merveilleux paradoxe, le grand nerveux fragile et changeant est un formidable pamphlétaire et un polémiste auquel il n'est pas bon de se frotter. La politique, qui, à l'origine, ne l'intéressait pas beaucoup, fait irruption chez lui avec la douleur des hommes – avec la guerre de 14 d'abord, avec la guerre d'Espagne plus tard.

En politique comme ailleurs, dès qu'il s'agit de Mauriac, la contradiction semble régner. Longtemps séduit par l'Action française, il commence par se montrer d'une étrange indulgence pour le Belge Léon Degrelle. Se démarquant, sur la guerre d'Espagne, de « la position du plus grand de nos maîtres », Paul Claudel, Mauriac se retrouve avec

Jacques Maritain et Bernanos, du côté des humbles et des déshérités.

Mais c'est dans le domaine de la vie privée que les contradictions et les déchirements de Mauriac sont à la fois les plus évidents et les mieux occultés. Avant et après un mariage heureux avec Jeanne Lafon qui est belle, qu'il aime et qui lui donne deux fils et deux filles, de multiples aventures sollicitent François Mauriac. La tendance homosexuelle de Mauriac a souvent été l'objet de rumeurs persistantes et toujours démenties. Elle constitue comme une donnée permanente et essentielle de sa destinée. Elle montre comment la passion et le péché sont indissolublement liés, chez Mauriac, à la grâce et à Dieu. Ce premier volume qui se lit avec passion et avec admiration pour un des derniers monstres sacrés de notre littérature.

## Frédéric Barberousse



★★★★☆

**Pierre Racine**

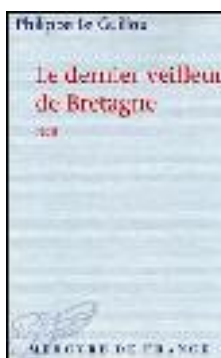
*Perrin, 456 p., 23 €*

Souverain devenu légendaire et archétype de l'empereur conquérant, Frédéric Barberousse Hohensaufen, roi de Germanie, d'Italie et de Bourgogne, était à la tête d'un empire qui s'étendait de la Baltique à l'Italie centrale, du Rhône aux portes de la Hongrie. Pendant trente-huit ans de règne, il a tenté de consolider le pouvoir royal en Germanie, de contrôler celui de l'Église et de conserver son pouvoir sur les villes lombardes. Il rêvait de

conquérir le royaume de Sicile, de s'imposer à l'empereur byzantin et d'étendre son pouvoir en Terre sainte. C'est d'ailleurs sur le chemin de la croisade que Barberousse meurt comme un « martyr » chrétien. La légende s'est alors emparée de lui, prolongée par celle de son petit-fils, Frédéric II. Elle en a fait l'empereur des derniers jours, celui qui n'est pas mort, mais endormi dans les flancs d'une montagne où il attend la fin du monde.

Richard Wagner le voyait comme le second Siegfried, l'orgueilleux entêté, et Dante comme le tyran cruel qui rasa Milan en 1162. À partir d'une minutieuse étude des sources, Pierre Racine livre le portrait d'un homme qui a donné tout son sens au pouvoir impérial. Il réalise par là même une synthèse brillante de l'Europe au moment où, dans cette deuxième moitié du XIIe siècle, vivent Abélard et Héloïse, s'écrivent les romans du Graal, se construit les premières cathédrales. Un magnifique portrait.

## Le dernier veilleur de Bretagne



★★★★☆

**Philippe Le Guillou**

*Mercure de France, 89 p., 10,50 €*

C'est en pèlerin plein de ferveur que Philippe Le Guillou a rendu visite à Julien Gracq durant quinze ans, de 1992 à sa mort. Le romancier avait déjà évoqué ses visites à l'ermite de Saint-Florent-le-Vieil dans *Le Déjeuner des bords de*

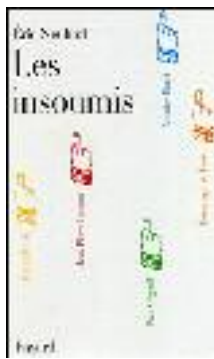
Loire. Son nouveau livre revient sur ces « journées désamarrées du flux ordinaire des jours », et notamment sur les dernières années de l'auteur du Rivage des Syrtes.

L'auteur décrit le décor de la sablonneuse Loire, l'abbatiale, les bords de l'Èvre, l'île Batailleuse, l'atmosphère « presbytérale » de l'antre de la rue du Grenier-à-Sel où Gracq accueillait universitaires et admirateurs zélés jusqu'à l'obséquiosité. Il se souvient de leurs déjeuners au restaurant La Gabelle, de la rue de Grenelle à Paris, où il disposait d'un « pigeonier ».

Il nous fait partager sa passion pour le « dernier veilleur de Bretagne » reclus (et perclus) dans sa « haute maison grise et fermée qui tient de l'ermitage et du reliquaire ». Au fil du livre défilent les figures qui comptèrent pour Julien Gracq : son ami et ex-condisciple à Normale Sup., Georges Pompidou (« l'ambitieux nonchalant »), l'écrivain Jean-René Huguenin, dont il fut le professeur au lycée Claude-Bernard, sa compagne, l'écrivain surréaliste Nora Mitrani, disparue dans la fleur de l'âge...

L'auteur livre cette lettre émouvante où Gracq, âgé alors de quatre-vingt-dix-sept ans, avoue : « Je perds mes forces, assez rapidement, mon équilibre est peu assuré [...]. L'horizon de la vie se rétrécit pour moi peu à peu ». Il mourra quelques semaines plus tard, à l'hôpital d'Angers, après avoir confié à Philippe Le Guillou, et c'est une surprise, son intérêt tardif pour le Christ, et « l'éclat singulier du Galiléen ». À propos des discrètes obsèques de Julien Gracq, sans cérémonie religieuse, on apprend qu'y furent lus des extraits de son premier roman, *Le Château d'Argol*, après le prélude de Parsifal.

## Les Insoumis



★★★★☆

**Éric Neuhoff**

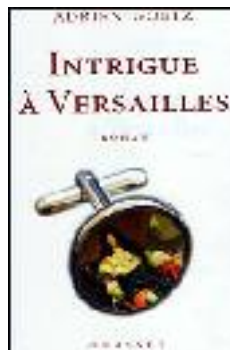
Fayard, 200 p., 16 €

Ils sont cinq. Ils sont tous morts et avec eux a disparu un certain art de vivre, quelque chose de très français. Chacun à sa manière, ils ne rentraient pas dans le lot. L'acteur Maurice Ronet (Plein soleil, La piscine), qu'on a tué tant de fois au cinéma et qui faisait mordre la poussière au quotidien. Le scénariste Paul Gégauff, l'inventeur du fameux « dîner de cons » qui finit poignardé par sa femme un soir de réveillon. Pascal Jardin, l'auteur du « Nain jaune », qui signa cent films et aime une seule femme à travers une multitude d'autres. Le producteur Jean-Pierre Rassam (La grande bouffe...) qui occupa une suite à l'année au Plaza, fut patron de la Gaumont avec Jean Yanne pendant quelques jours et termina dans la ruine et les barbituriques. L'écrivain Dominique De Gaulle et Mao, crapahuta dans les maquis angolais aux côtés de Savimbi et fut victime d'une crise cardiaque. Ces hommes pressés n'ont pas fait de vieux os, emportés par les excès ou la maladie.

C'est donc dans un « cimetière intime » que nous convie cet émouvant livre. Et pourtant, ils furent tous de grands vivants. Séduisants, insupportables, imprévisibles, ils auraient pu être des personnages de roman. Ces cinq hommes qui ont brûlé leur existence entre cinéma,

littérature et femmes, se refusant toujours « à habiter les banlieues de l'existence ». Aujourd'hui, ils ne pourraient plus exister. L'époque ne le permettrait pas. Ils s'en ficheraient. C'est une époque qui leur aurait fortement déplu. Derrière ce petit manuel de savoir-vivre qui vomit le principe de précaution, il y a un autoportrait à l'eau-forte: celui de l'auteur! D'aucuns diront que ces biographies hâtives sont un peu légères et floutées. Mais depuis quand la vérité d'un humain réside-t-elle dans un empilement d'informations exactes? Au discours documenté sur la culture, préférons toujours l'art.

## Intrigues à Versailles



★★★★☆

**Adrien Goetz**

Grasset, 410 p., 18 €

Il s'en passe de belles au château de Versailles, et l'on ne nous disait rien! Des femmes célèbres se dénudent dans les bosquets. Des gardiens de nuit, après avoir uriné dans le « cabinet de chaise » de Marie-Antoinette, se prennent pour M. de Montespan ou déclament du Racine. Des jardiniers du Potager du Roi, arrachant leurs poireaux, déterrent des centaines de crânes et de tibias. Des industriels projettent de créer un restaurant là où se trouvait le service de la Bouche du Roi. Des grenadiers de Napoléon font claquer leurs bottes sur le parquet de la salle du Sacre. Un Chinois milliardaire et chrétien se présente afin d'édifier une réplique de Versailles

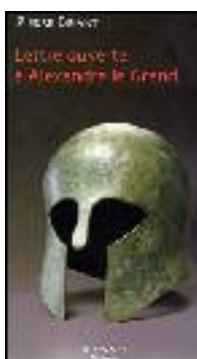
dans la banlieue de Shanghai. Et des ombres vêtues de noir sacrifient sous les chênes, lorsque tombe la nuit, à des rites violents. Mais il y a plus intrigant encore. Dans le mois qui a précédé la tempête de Noël 1999, on a trouvé le cadavre d'une Asiatique dans le bassin de Latone et son doigt encore sanguinolent dans le tiroir d'une table à écrire du XVIIIe appartenant aux Anglais, entrée subrepticement au château.

Revoici Pénélope Breuil, la jeune conservatrice du patrimoine, toujours amoureuse de Wandrille, journaliste dandy et rieur. Après avoir résolu l'énigme de la tapisserie de Bayeux dans Intrigue à l'anglaise, elle est nommée au château de Versailles. Dès son arrivée, elle découvre un cadavre, un Chinois et un meuble en trop. C'est effrayant, c'est étrange. Dans ce temple de la perfection et de la majesté vont s'affronter les bourrasques de la mafia chinoise et d'une société secrète qui se perpétue depuis le XVIIe siècle. Les lointains disciples d'Antoine Arnauld et de mère Angélique prendraient-ils, sous Jacques Chirac, leur tardive revanche sur Versailles? Des salons aux arrière-cabinets du château, des bosquets du parc aux hôtels particuliers de la ville, Pénélope, bondissante et perspicace, va percer les mystères de Versailles.

Si vous ne connaissez pas encore Adrien Goetz, il est urgent de réparer cet oubli! À 43 ans, il a déjà reçu de l'Institut de France, le prix François-Victor Noury, pour l'ensemble de son œuvre: sept romans et autant d'essais. Leur point commun? L'amour inconditionnel de l'auteur pour sa matière fétiche, les beaux-arts. Depuis son précédent roman l'auteur a clairement choisi le genre du roman historico-policier, sans abandonner son style cinglant et ironique, ni sa machine à remonter le temps. Sous sa plume, les siècles se remontent comme une horloge: le passé se venge du pré-

sent. Ce roman a l'humour du Guity et le mystérieux des livres de Maurice Leblanc, dont l'Arsène Lupin eût jeté son dévolu sur les trésors de la famille royale. Avec lui, vous êtes sûrs de deux vous amuser et de vous cultiver. L'un ne va pas sans l'autre. Que ceux qui s'ennuieraient me jettent dans le bassin du château de Versailles!

## Lettre ouverte à Alexandre le Grand



★★★★☆

**Pierre Briant**

Actes Sud, 230 p., 22 €

L'épopée d'Alexandre le Grand a fait couler le sang et aussi beaucoup d'encre. Son aventure a été récupérée à des fins de légitimation d'entreprises colonialistes, ou de réhabilitation de la grandeur d'un pays, ou encore même de remise en cause des impérialismes, voire de précédent à la construction européenne. Mais de fait, sa personnalité, ses ambitions, nous échappent. Contrairement à l'empire achéménide ou perse les sources sont des plus lacunaires. L'auteur, titulaire d'une chaire d'histoire du monde achéménide au Collège de France, écrit une lettre en sept jours à Alexandre le Grand. Dans un style direct semé d'humour, il évoque les grands événements de son règne mais apprend aussi au grand conquérant les faits qui se sont déroulés après sa mort, en commençant par les luttes acharnées autour de sa dépouille.

Allégée volontairement de toute référence érudite explicite, cette lettre ouverte est nourrie d'années de réflexion sur un objet qui fascine et qui divise depuis toujours: comment s'est élaborée hier et comment se construit aujourd'hui l'histoire d'Alexandre? L'auteur a opté pour un style sobre sans sacrifier à la complaisance et à la facilité. Ce livre rend accessible les nombreux débats historiographiques et intellectuels entourant le personnage et son œuvre.

## Le mystère pascal



★★★★☆

**Louis Bouyer**

Le Cerf, 480 p., 29 €

Paru en 1946, ce livre est une méditation sur la liturgie des trois derniers jours de la Semaine Sainte. Ce livre est donc une synthèse du christianisme et il est plein de science. C'est une école de vie spirituelle puisée directement aux authentiques « sources chrétiennes ». Le mystère chrétien réduit à l'essentiel, à ce qu'il a de pur et d'éternel. En même temps qu'il instruit, ce livre donne des idées et apprend aussi comment en acquérir. Il indique la voie pour lire les textes avec intelligence, les admirer, prier sur eux, vivre d'eux, parler d'eux.

Ce premier grand ouvrage du père Bouyer est aussi un de ses plus inspirés et celui qui a eu la plus large diffusion. Le cardinal Jean-Marie Lustiger déclara au sujet de ce livre: « On y perçoit le génie qui

ressaisit l'essentiel de façon neuve, puisant ce qui est constitutif de la Révélation et de son expression dans la Tradition ».

Comme « La Bible et l'Évangile », il appartient au nombre de ces rares ouvrages qui transmettent la fraîcheur d'une découverte, qui ont stimulé une nouvelle prise de conscience dans le peuple chrétien. On ne saurait classer avec précision ce texte qui unit érudition, profondeur théologique, élan spirituel et tension mystique. D'une part, il exprime le goût et la recherche passionnée d'une liturgie sacrée et vivante. D'autre part, il offre une véritable mine de notes théologiques perçantes, par lesquelles s'exprime le trésor d'une tradition toujours à l'œuvre.

## Paris-New York et retour



★★★★☆

**Marc Fumaroli**

Fayard, 630 p., 26 €

Marc Fumaroli est très savant. Dix-septième à l'origine, il s'est longtemps penché sur la rhétorique et aucun jésuite des temps de Pascal et de Louis XIV n'échappait à ses filets. De la rhétorique du XVIIe, il a glissé aux salons de l'âge des Lumières, à cette république des lettres cosmopolite et française qui a brillé d'un si vif éclat. Et puis, le début du XIXe siècle l'a attiré et il a consacré à Chateaubriand un travail considérable. Avec le temps, le professeur au Collège de France s'est changé en une espèce d'arpenteur de l'es-

pace culturel français. À mi-chemin de la critique littéraire et de l'histoire de l'art, il est devenu une référence qui jalonne notre histoire intellectuelle et continue d'assurer le prestige de notre langue et de notre pays.

Il y a un thème classique de la société et de la littérature antiques qui fait rêver notre académicien et l'entraîne sur les chemins rians et désolés d'une méditation où se mêlent métaphysique et économie politique. C'est le fameux *otium cum dignitate*, ce repos de l'esprit, ce loisir fécond qui permettait l'éclosion des grands chefs-d'œuvre de l'art grec ou romain, plus tard l'épanouissement de la Renaissance italienne ou française. L'opposition *otium-negotium* est une des clés de nos temps modernes.

Dénoncée depuis longtemps par Paul Valéry, la publicité a envahi et corrompu notre monde. Tout le mal vient de la reproductibilité mécanique des images, qui a entraîné une inflation de la vue, puis une inflation du désir. La réclame d'hier s'est changée en marketing. Plus sérieux, plus grave: l'art, ou ce qu'on entend maintenant sous ce nom, n'a pas échappé à la technologie du divertissement et du rendement. Nous voilà au cœur de cette odyssee de l'image où nous emporte l'auteur. Nous voilà à New York. Prince des charlatans, Barnum y est un génie dérisoire de la culture de communication. La barnumisation est l'art de faire à partir de rien quelque chose de fabuleusement attrayant.

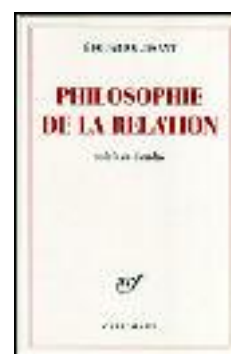
En regard de cette Amérique de la consommation paroxystique, le retour à Paris tourne autour de notre État culturel de Malraux aussi et surtout, autour d'un art contemporain soutenu par l'État et d'un modernisme pris en main par le pouvoir (cf. le homard de Jeff Koons à Versailles). Inutile de dire la position critique de l'auteur à l'égard de Malraux accusé de logomachie et de

mythomanie. Il est prêt à faire de Malraux, vociférateur gnostique, et de Jack Lang, prophète de *Homo festivus*, les descendants d'un Colbert contaminé par Barnum.

L'écrivain se bat pour autre système de beaux-arts. Ses pages sur l'Église-mécène, sur la critique chrétienne des images traduisent la nostalgie d'un temps où, selon les mots de Baudelaire, «un immortel instinct du beau» faisait «considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, une correspondance du ciel». Ce qui reparaît, comme par miracle, dans le système chrétien des arts, illustré par tant de chefs-d'œuvre immortels, c'est le vieil *otium* antique. Un *otium* transfiguré par le sacré, par la *cultura animae* dont parlait Cicéron. Cette culture de l'âme atrophiée de nos jours en «culture». L'auteur lie à l'*otium* chrétien, une notion qui a toujours défendu «l'esprit de joie»: l'eutrapélie. Les Grecs appelaient *eutrapelos* celui qui évite de tomber aussi bien dans la bouffonnerie que dans le pédantisme. Elle est cette vertu civilisée du fameux «honnête homme» du XVIIe siècle et elle nourrit la conversation dans les salons du XVIIIe et dans l'Europe française.

Ce livre foisonnant et magnifique a pour ambition d'unifier, à travers une critique des images, le champ de la vue contemporaine. Cette vision globale ne vise à rien de moins qu'à restituer sa place à la beauté pour rendre habitable notre séjour dans ce monde. Pour une beauté durable. Hostile à l'éphémère, notre académicien est un écologiste de la beauté. Un essai étincelant d'intelligence et d'érudition qui invite à retrouver les vertus de l'*otium* et le sens sacré de l'art. Heureusement qu'il y a encore en France de grands esprits qui, aux antipodes de toute généralisation hâtive, se sont appuyés sur l'érudition pour édifier des synthèses ambitieuses.

## Philosophie de la relation



★★★★☆

**Édouard Glissant**  
**Gallimard, 17,50 €**

Parmi les échanges incessants qui se nouent sur le plan culturel, le Monde tient une place essentielle. Hier, cinq continents, quatre races, plusieurs grandes civilisations reliées par des périples et des découvertes nombreuses, des conquêtes étendues... Aujourd'hui, qu'en est-il de cette totalité? Des archipels à la place des continents, une floraison de cultures au sein desquelles chaque détail compte. Plus de race mais «des rencontres multiples qui ouvrent au grand large». La poésie seule peut rendre compte des emmêlements humains et culturels, aussi inattendus qu'inextricables. Dans ce contexte nouveau comment envisager le rapport à l'autre? Dans cet essai, l'auteur antillais en appelle à une philosophie de la relation qui se fonde sur la différence. Il y défend une diversité consentie, une créolisation qui annonce un «nouvel imaginaire» et donc de nouvelles littératures. Dans ce livre, l'auteur propose la poésie comme pensée archipélique, pensée de l'errance, du tremblement, de l'imprévisible essentiellement non-agressive, mais toujours corrosive. Le détail n'est pas un repère descriptif, c'est une profondeur de poésie, en même temps qu'une étendue non mesurable. Ces inextricables et ces inattendus désignent désormais la réalité ou le sens du Tout-monde.

## Pouvoirs, Église et société



★★★★☆

**M. Audebert et C. Treffort,**

PU Rennes, 224 p., 16 €

Certes la question de la légitimité du pouvoir est fondamentalement religieuse puisqu'« il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu » (Rom 13,1). Mais, les trois siècles qui séparent le IXe du XIe siècle peuvent être lus comme l'expression permanente d'une volonté d'unir les deux glaives selon des modalités diverses, comme une sorte d'« union sacrée » au-delà d'évidents conflits d'intérêt. On peut alors s'interroger sur les permanences et les ruptures, sur les points de divergence ou de convergence, sur les fondements et les manifestations des pouvoirs, sur leur relation enfin à une Église qui se construit, entre le mode carolingien et la proposition grégorienne, sur une réflexion qui vise à encadrer les hommes et les guider vers le salut.

Dans la seconde partie les auteurs, s'intéressent particulièrement au monachisme. Car si les nobles ont fondé des monastères, y ont placé leurs enfants et ont demandé à être intégrés à la communauté monastique au moment de leur mort, c'est que les monastères se sont affirmés depuis l'époque carolingienne comme les intermédiaires nécessaires entre les vivants et les morts. L'efficacité de leurs prières pour les défunts est la raison première de leur essor, en particulier de celui de Cluny qui s'est très tôt spé-

cialisée dans cette intercession et a ainsi prospéré sous la protection de la papauté, en se soustrayant progressivement au contrôle épiscopal.

Court essai historique, cet ouvrage brosse le tableau des relations entre institution ecclésiastique et exercice des pouvoirs dans le cadre d'une société occidentale chrétienne en cours de constitution. Particulièrement dépendants de la conception trifonctionnelle de la société et d'une structure ecclésiale englobante (qui d'autre assurait le lien à l'époque?), les rapports entre clercs et laïcs sont restés étroits, entre collaboration et collusion, jusqu'au moment où la papauté, en distinguant très nettement pouvoir temporel et autorité spirituelle, tendant à subordonner le premier à la seconde, rompt leur équilibre séculaire.

Un très bon livre sur l'histoire religieuse de la France de l'époque carolingienne à la réforme grégorienne. Il permettra à toute personne intéressée par la période de comprendre le rôle des clercs dans la société du Haut Moyen Âge.

## Pour une entreprise responsable



★★★★☆

**Olivier Delbard**

Le cavalier bleu, 136 p., 23 €

À l'heure de bouleversements économiques et sociaux majeurs, comment l'entreprise peut-elle concilier ses exigences de rentabilité, d'efficacité avec de nouvelles

formes d'engagement responsable pour l'environnement et la société? En effet si l'on s'en réfère à Milton Friedman et à l'approche néo-libérale dominante: « la responsabilité de l'entreprise, c'est de faire du profit ». Quid alors des grands enjeux sociétaux et environnementaux dont fait assaut chaque multinationale ou PME? L'entreprise doit-elle et peut-elle se tenir à l'écart des grandes questions de société? Comment peut-elle alors concilier ses exigences de rentabilité, d'efficacité avec de nouvelles formes d'engagement responsable pour l'environnement et la société? De quelle manière pourra-t-elle intégrer ces nouvelles formes de responsabilité vis-à-vis de la société et de la planète? L'auteur, professeur à l'ESCP-EAP, analyse ici, au travers des exemples concrets, les mutations profondes qui, de gré ou de force, s'engagent dans le monde de l'entreprise.

## Religion et société en Chine médiévale



★★★★☆

**John Lagerwey**

Le Cerf, 740 p., 54 €

Ce livre raconte pour la première fois l'histoire de l'émergence de la religion chinoise. Cette religion qui a eu par la suite plus d'adeptes que toute autre religion au monde. L'auteur a rassemblé les meilleurs spécialistes français et étrangers qui renouvellent notre lecture des textes traditionnels, notamment avec

l'étude de tombes récemment découvertes, de l'évolution des rituels sacrificiels, du chamanisme et des pratiques de culture de soi. Faisant appel aux données de l'archéologie, à la philosophie, à la littérature, les articles rassemblés ici donnent une vue d'ensemble de la société chinoise dans ses aspects religieux et symboliques, au cours de deux millénaires qui s'étendent depuis la haute antiquité des Shang (-1570) jusqu'à l'avènement en 589 de la dynastie Sui. Dieu suprême («di»), ancêtres royaux, Ciel, Grand Un («Taiyi»): l'humanité chinoise ne cesse de s'inventer un idéal d'unité, alors que se succèdent périodes d'unification et de division politique. Finalement, «la Chine n'aurait probablement jamais retrouvé le chemin de l'unité si elle n'avait été "conquise" par le bouddhisme». Au seuil du XXI<sup>e</sup> siècle, cette tradition religieuse n'a pas encore dit son dernier mot. Ce livre vient à temps nous inviter à réfléchir, maintenant que la Chine est à nos portes. Hélas ce livre n'évoque pas assez l'influence du Christianisme. En effet on sait que Thomas, l'apôtre, est allé en Chine.

### Carnet du savoir-vivre au bureau



★★★★☆

**Laurence Caracalla**

Flammarion - Le Figaro, 240 p., 20 €

Parce que l'on passe plus de temps à son travail qu'en famille, voici un manuel qui décrypte les

codes régissant les rapports avec les collègues et les collaborateurs. Un véritable *vade mecum* de la survie au bureau, avec le sourire. Le savoir vivre connaît de nombreuses règles mais comment les appliquer à ce lieu de vie essentiel dans la vie contemporaine qu'est le bureau? Comment faire pour bien se comporter dans un environnement où prime le pragmatisme et la rapidité? Comment faire si votre voisin de bureau sent mauvais? S'il parle trop fort? Comment choisir votre cravate, vous comporter en entretien, en réunion ou lors de l'inévitable pot de fin d'année? Comment concilier efficacité et... bonnes manières?

Sur le même ton spirituel mais clair qui a fait le succès du Carnet du savoir vivre, l'auteur énonce les règles fondamentales, nous donne de saines et savoureuses leçons de bon sens, et innove lorsque c'est nécessaire pour créer un véritable art de vivre en entreprise. Le savoir-vivre devient un moyen moderne de réussir sa carrière ou de faire fructifier son entreprise. Ce livre vous aidera à vous sentir en harmonie avec les autres et avec vous-même. C'est aussi cela, la clef de la réussite.

### Vive les rois



★★★★☆

**Patrick Weber**

JC Lattès, 236 p., 16 €

Patrick Weber est royaliste... Les couronnes, il est tombé dedans quand il était petit et depuis lors, il

n'a jamais cessé de s'y intéresser. Aujourd'hui, il est reconnu comme un des meilleurs spécialistes en la matière. Il est notamment chroniqueur royal pour la télévision et la radio belge (RTBF). Dans un monde où tout va de plus en plus vite, les rois gardent la cote. Immuable icônes ou héros des tabloïds, ils continuent de faire rêver les peuples... Dix couronnes rien qu'en Europe et plusieurs dizaines dans le monde, ce n'est pas si mal pour un régime que certains jugent dépassé! Entre république et monarchie, la plus coincée des deux n'est pas nécessairement celle que l'on pense... Dans ce plaidoyer léger, ludique et instructif, devenez incollable sur les royautés du monde, mettez à jour vos règles de protocole, apprivoisez les modes d'emploi et décryptez le souverain qui sommeille en vous! Un guide complet, mais aussi un livre d'humeur, qui dévoile les multiples atouts des royautés du XXI<sup>e</sup> siècle.

### Les transformations silencieuses



★★★★☆

**François Jullien**

Grasset, 200 p., 14,5 €

Philosophe et sinologue, professeur à l'Université Paris-Diderot et membre de l'Institut universitaire de France, François Jullien dirige l'Institut de la pensée contemporaine. Il propose une mise en regard de la pensée chinoise et de la pensée européenne.

On ne voit rien et pourtant, jour par jour, tout change. L'enfant grandit, le corps vieillit, la montagne s'érode, le climat change, ou bien parfois le couple, lentement, se délite. Ces modifications minimales et constantes, inaperçues mais essentielles, forment le cours du monde et la trame de l'existence. Elles progressent sans bruit, partout présentes, invisibles toutefois, à force d'être minimales et graduelles. «Un beau jour», comme on dit, le résultat saute aux yeux, avec la soudaineté apparente et trompeuse d'un événement nouveau: cet amour est mort, la planète est en danger, je suis vieux, l'enfant est grand. Comment cela s'est-il fait? Sur le coup, nous voilà pantois: nous voyons soudain ce qui était là, patent.

À partir de ce constat, aussi banal que philosophique, l'auteur a construit un livre intéressant. Il montre en effet combien «les transformations silencieuses» constituent ce que la métaphysique et l'ontologie européenne ont eu le plus de mal à saisir, alors que la culture chinoise leur accorde, au contraire, une attention soutenue. Depuis les Grecs, l'Occident a privilégié les délimitations. On pense par arêtes vives, par bords tranchés, par formes nettes, par idées «claires et distinctes», comme disait Descartes. La raison doit distinguer ce qui est de ce qui n'est pas. Ce qui rend difficile la conception des transitions, le passage graduel d'une forme à une autre. La neige qui fond, par exemple. C'est encore de la neige, ce n'en est déjà plus. Avec ce genre de passage, Platon a bien du mal, et Aristote aussi. Car leur outillage conceptuel est, si l'on peut dire, composé de blocs: ou bien c'est de la neige, ou bien ce n'en est pas. Au cœur de leur pensée se tient en effet la question de l'identité stable, et non ce qui transite, mue ou flue. Hélas l'auteur n'évoque pas le *pantarei*, (tout coule) d'Héraclite! De

même, la présentation faite d'Hegel se réduit au «thèse, antithèse, synthèse». Ce qui est pour le moins succinct. Enfin le lecteur aurait aimé une confrontation avec Heidegger (l'Être et le Néant).

Ces transitions incessantes sont pourtant au cœur de la réalité. La pensée chinoise conçoit l'existence entière comme une transformation continue: vie organique et vie politique, monde naturel comme monde social ne sont que jeux de transitions ininterrompues. Sur ce versant de la réflexion, il s'agira avant tout de saisir la logique de la situation, sa dynamique interne, ses capacités propres de développement. Le savant, le lettré, le sage en Chine est celui qui affine le plus ces nuances (à l'image de l'honnête homme du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en France). Autrement dit les hommes d'esprit, cultivés et civilisés, se reconnaissent à travers le monde; la politesse ne connaît pas de frontière.

Dans cet horizon disparaissent, purement et simplement, certaines interrogations majeures qui ont obsédé la pensée européenne. Par exemple, la question du commencement (aucun début au vieillissement, pas plus qu'au cycle des saisons), celle du but (la transition ne vise pas le résultat comme un objectif à atteindre), ou même celle du temps. Attentive aux calendriers, aux annales, aux datations exactes, la culture chinoise n'a cependant jamais thématiquement «le temps» comme notion générale et unique. Cette grande abstraction serait-elle, sur le versant occidental, la contrepartie de l'incapacité à rendre compte des transformations silencieuses? C'est une des hypothèses de ce livre.

De notion descriptive, on pourra faire de la transition un concept de la conduite, stratégique comme aussi politique. Face à la pensée du but et du plan, qui a tant obsédé l'Occident, s'y découvre, en Chine,

l'art d'infléchir les situations sans alerter, d'autant plus efficace qu'il est discret. Inversement, la pensée chinoise s'est moins intéressée à l'ontologie.

Certes, l'auteur démontre avec finesse que la philosophie occidentale s'est peu penchée sur le concept de transformation ou de transition. Mais, le christianisme allie l'événement (Incarnation) et la transformation. L'ancien testament annonce la venue qui se réalise avec la venue de Jésus. Et le Christ «fait la transition» avec l'Église. Toute vie spirituelle (mystique) est faite de transition. Mais le philosophe n'est ni théologien, ni mystique.

Pour l'auteur, il ne s'agit nullement de proclamer la supériorité globale d'une culture sur une autre, de valoriser ou bien de déprécier soit l'Europe soit la Chine. Le geste de ce philosophe est différent: discerner des écarts entre univers mentaux, souligner des évidences dissemblables et faire bouger, par ce détour, nos conceptions figées. Ainsi, nous croyons le plus souvent que l'histoire se construit par des dates clés, et la politique par des événements (révolutions, ruptures, grands ébranlements). Prendre en considération les transformations silencieuses fait voir autrement le même paysage: ce qui émerge sous forme d'un «événement» –unique, radical et brusque– ne serait-il pas le résultat d'une longue et lente accumulation de transitions infimes? Mais l'endroit d'où l'on observe a son importance. L'historien allie désormais événement et longue période. Les deux sont nécessaires. Ce court volume incite donc, une fois de plus, à cette réflexion nouvelle. Mais c'est avec une souveraineté à la fois désinvolte et allègre qu'il y parvient désormais. Car ce livre appartient à l'espèce, somme toute assez rare, des textes à la fois limpides et pourvus d'un contenu. Heureux effet des lents processus.